

caractère. La jeune fille semblait indifférente à tout. Froide et taciturne, elle accomplissait machinalement les actes ordinaires de la vie ; on eût dit qu'elle ne sentait plus, qu'elle ne comprenait plus, et cet état, en se prolongeant, pouvait avoir les conséquences les plus funestes pour sa raison.

Cependant, on ne négligeait rien pour l'égayer. Le store était fermé plus tôt, ouvert plus tard que ne l'eussent exigé les nécessités du commerce, et on faisait faire à Clara de longues promenades en voiture ou à pied dans les environs de Dorling. C'étaient là les seuls moments où elle semblait oublier un peu les sombres préoccupations qui l'obsédaient. Aussi Mme Brissot profitait-elle de toutes les occasions de procurer à sa fille chérie ces précieuses distractions.

Une partie de ce genre devait avoir lieu un dimanche, plusieurs semaines après le départ de Martigny pour les mines. M. Owens, en sa qualité d'arpenteur, avait été chargé d'aller mesurer des terrains à douze ou quinze milles de Dorling, sur la limite du désert. Il devait faire cette excursion dans un char à bancs, en compagnie de sa fille, miss Rachel, la jolie naturaliste, tandis que le porte-chaine remplirait les fonctions du nègre John, le cocher ordinaire de M. Owens. Mme Brissot et sa fille, ayant été invitées à cette promenade, avaient accepté, la mère avec empressement, Clara avec cette indifférence morne qu'elle montrait en toutes choses. Enfin Richard Denison, qui ne cessait d'entourer Clara de soins timides et silencieux, avait manifesté le désir d'accompagner la troupe à cheval, pour la protéger au besoin.

On comptait partir de bonne heure, car dans la saison où l'on était maintenant, la chaleur devenait accablante au milieu du jour ; aussi, dès les premières lueurs du matin, le char à bancs, soigneusement recouvert d'une tente légère de coutil, stationnait-il devant le store. Rachel et son père s'y trouvaient déjà ; miss Owens, fraîche et jolie dans sa simple toilette, s'était munie de ses filets à papillons, de ses boîtes à insectes, de ses portefeuilles d'herborisation, car elle voulait utiliser cette promenade en se livrant à ses études favorites ; l'arpenteur, toujours pesant et gourmé, portait sous le bras le gros registre où il inscrivait ses opérations cadastrales. Richard parut à son tour, en élégant costume d'été, chapeau de jonc, bottes à revers, monté sur un cheval de prix. On n'attendait donc plus que les dames Brissot qui se trouvaient en retard.

« Hum ! grommelait M. Owens avec impatience, je gagerais que c'est mistress Brissot qui ajoute une épingle à son châle ou un ruban à son chapeau ! Les femmes sont si... »

On ne put savoir ce qu'étaient les femmes dans l'opinion de l'irascible Anglais, car la mère et la fille venaient enfin d'apparaître sur le seuil de leur porte. A voir la triomphante parure de Mme Brissot, on s'expliquait aisément la longue attente qu'elle avait imposée à ses compagnons de promenade. Elle avait une crinoline démesurée que recouvrait une splendide robe de moire antique et un châle de l'Inde, un chapeau à fleurs, qui venait en droite ligne de Paris complétaient cette toilette sur laquelle était semés à profusion : dentelles, rubans et bijoux. Par malheur, on devait passer dans des contrées absolument désertes, et si l'on avait chance de rencontrer quelques créatures humaines au terme du voyage, ce ne pouvaient être que des sauvages à demi nus. Mais Mme Brissot était de ces Parisiennes qui revêtent leurs plus brillants atours pour une promenade à la campagne. Quant à Clara, elle portait une modeste robe de mousseline claire et un chapeau de paille. Malgré sa pâleur, sa tristesse et ses yeux légèrement cernés, cette mise lui séyait à ravir.

Mme Brissot s'excusa gaiement de son retard et prit place dans la voiture, tandis que Clara saluait ses amis par un sourire mélancolique et doux. Puis le cocher s'installa sur le siège, et le char à bancs partit au grand trot.

Bien que la solennité du dimanche ne soit pas observée en Australie aussi rigoureusement qu'en Angleterre, les habitants matineux de Dorling-station se montrèrent scandalisés, en voyant passer la petite

caravane. Une semblable partie "le jour du Seigneur," était une impiété aux yeux de certains méthodistes et de certains Anglicans, qui épiaient les promeneurs derrière les rideaux de leurs fenêtres. La présence de Richard Denison, le premier magistrat du pays, sembla surtout irriter un petit ministre puritain, récemment débarqué dans la colonie. Mais Richard, pas plus que ses compagnons, ne s'inquiéta de ces anathèmes silencieux, et, se souvenant que "le jour du Seigneur" était aussi "le jour du repos," la troupe continua d'avancer sans scrupules.

Bientôt, on quitta le chemin battu et défoncé qui conduisait aux mines, pour suivre un sentier à peine frayé. A mesure que l'on s'éloignait des habitations, les terrains cultivés devenaient plus rares ; d'abord les fermes des settlers disparurent, puis les stations des squatters disparurent à leur tour. Le sentier n'était plus qu'une piste presque invisible, dont le conducteur avait souvent peine à reconnaître la direction. Tantôt on s'engageait dans des forêts de grands arbres toujours verts dont les branches, au feuillage grêle, retombaient comme celles de nos saules pleureurs. Tantôt, on traversait des cantons stériles où les roues soulevaient un sable fin comme de la poussière. Dans ces solitudes, on n'entendait d'autre bruit que les chants des oiseaux rieurs, les babillages des kakatoès ou la crépitation des ailes du magnifique oiseau-lyre qui s'envolait subitement à l'approche des voyageurs. Le soleil resplendissant dans un ciel fauve, versait sur la plaine des torrents de lumière et de chaleur, tandis qu'à l'horizon les Alpes australiennes s'élevaient comme une immense barrière d'un bleu azuré. Des myriades d'insectes de toutes formes, de toutes couleurs, voltigeaient en bourdonnant dans l'air échauffé, et parfois le serpent noir, éveillé par le passage de la voiture, se dressait à quelques pas du chemin en dardant sa langue fourchue.

Cependant la conversation s'était établie entre les voyageurs ; et Mme Brissot, pour sa part, causait aussi tranquillement que si elle eût fait le trajet en omnibus de Paris à Saint-Cloud. M. Owens lui ayant demandé poliment des nouvelles de son mari, elle était en train de lui raconter, en anglais, l'événement dont elle avait reçu la nouvelle peu de jours auparavant :

« Oui, *sir gentleman*, disait-elle, ce pauvre ami a éprouvé une terrible alerte ! Les coquins de mineurs n'ont-ils pas tenté de le faire sauter avec toutes ses marchandises ? Ils avaient déjà percé la cloison du store pour mettre le feu à la poudre ; mais ils ont trouvé à qui parler. M. le vicomte de Martigny, notre compatriote, les avait devinés, et il a envoyé bravement dans le corps du malfaiteur chargé de l'exécution du complot... Tu vois combien nous avons tort de juger si mal ce pauvre vicomte, Clara ? ajouta-t-elle en s'adressant à sa fille.

—Oui, maman, répondit Clara machinalement.

—Nous lui devons réellement la vie de ton père, et si jamais nous le revoyons, tu ne lui feras pas mauvais visage, je l'espère ?

—Oui, maman.

—Ah ! monsieur Owens, continua la Parisienne en se retournant vers son compagnon de route, vous ne sauriez croire combien j'ai hâte que Brissot nous revienne ! Je serai dans des transes mortelles tant qu'il restera au milieu de ces diables incarnés. Mais il veut terminer ses affaires et il compte sur le secours de M. de Martigny pour réussir. Ne seras-tu pas bien heureuse d'embrasser ton bon père, Clara ?

—Oui, maman.

Comme cet entretien avait lieu au moment où la voiture roulait sur un épais tapis de mousse, à l'ombre d'une forêt de gommiers, Richard, qui trottait à côté du char à bancs, n'avait pas perdu un mot. Il dit avec son calme ordinaire à Mme Brissot :

« Je suis heureux d'apprendre, madame, que ce Français, votre compatriote, s'est si bravement conduit. Malgré cela, peut-être M. Brissot aurait-il raison de se tenir en garde contre un homme dont l'arrivée dans votre famille a été marquée par des chagrins de plus d'un genre.

—Mais, bon Dieu ! monsieur Denison, que reprochez-vous donc à ce pauvre vicomte ?

—Rien de positif, madame, sinon des principes dangereux... N'êtes-vous pas de mon avis, miss Clara ?

—Oui, monsieur Richard," répliqua la jeune fille avec la même indifférence.

Mme Brissot, extrême en tout comme les femmes de son caractère, ne put retenir un mouvement d'impatience.

« Je ne sais, reprit-elle, ce que M. de Martigny a pu dire à Clara ; mais elle sera indulgente en considération du service éminent qu'on vient de rendre à son père... Le vicomte paraît un peu frivole, je l'avoue ; cependant, s'il a un ardent désir d'arriver à la fortune, ce n'est pas à nous, femme et fille d'un négociant, de l'en blâmer. D'ailleurs, ce n'est pas un aventurier famélique, comme M. Denison a l'air de croire ; il possède une des plus beaux diamants que j'ai vus, et, avec un pareil trésor, on peut parvenir à tout dans ce pays. Demandez plutôt à Clara qui a tant admiré le diamant de douze mille dollars !

—Oui, maman," répondit Clara avec sa distraction habituelle.

Mais tout à coup elle parut avoir compris de quoi il s'agissait, car elle reprit avec vivacité :

« Maman, croyez-vous donc que ce diamant... il l'a encore ?

—Et pourquoi ne l'aurait-il plus ? à la vérité, il refuse de le montrer là-bas, et ton père me demande quelques explications à ce sujet. Mais la prudence de M. de Martigny, au milieu des aventuriers et des malfaiteurs qui peuplent les placers, est bien naturelle, et sans doute il ne se soucie pas de laisser deviner qu'il possède un objet de cette valeur, il aurait pu cependant faire une exception en faveur de ton père. »

Clara ne répliqua pas et demeura pensive, Richard remarqua sa préoccupation.

« Allons ! dit-il en soupirant, je vois que miss Clara ne saurait oublier encore le diamant de M. de Martigny. »

Et il retint son cheval pour laisser passer la voiture en avant.

Aussi bien la conversation ne tarda pas à changer d'objet. Miss Rachel Owens, qui était assise à côté de Clara, donnait toute son attention aux papillons, aux oiseaux brillants qu'on apercevait de la route ; elle eût voulu à chaque instant faire arrêter la voiture et mettre pied à terre pour aller observer de près ces merveilles de la création. Comme la chose était impossible, elle se contentait de les admirer de loin, et elle essayait de communiquer son admiration à Clara qui demeurait rêveuse, tandis que sa mère continuait de causer avec M. Owens. Clara, en effet, avait témoigné en différentes circonstances le désir de connaître un peu les productions du pays étrange où elle devait vivre désormais ; et miss Rachel prenait prétexte de ce caprice, ancien déjà, pour accabler sa compagne de questions auxquelles Mme Brissot se trouvait fort embarrassée de répondre.

« Ma chère, lui demandait-elle en désignant un arbre au-dessous duquel on passait rapidement, vous souvenez-vous du nom de ce beau végétal, au port si majestueux ?

—Non, ma bonne amie.

—Je vous l'ai pourtant nommé déjà plusieurs fois : c'est le *Banksia latifolia*. Il tire son nom du docteur Banks qui, avec le docteur Solander, accompagnait notre immortel Cook dans son premier voyage en Australie. Le cône qui lui sert de fleurs est employé en guise d'amadou par les indigènes, et... Mais voyons si vous serez plus heureuse pour cet arbrisseau de la même famille ?

—Hélas ! non, ma chère Rachel, répondit Clara.

—En vérité, je désespère de vous, répliqua miss Owens non sans une légère teinte de pédanterie ; vous n'avez donc pas de mémoire, Clara ? C'est le *Metrosideros speciosa*, un arbuste particulier à l'Australie, et que l'on cultive quelquefois dans les serres en Europe. Allons ! je ferai mieux de recommencer mes leçons, et de vous nommer de nouveau les végétaux que nous pourrions rencontrer... Ces arbres, dont le feuillage forme de charmants parasols d'un vert clair, ce sont des fougères arborescentes ; puis voici un mimosa, puis un eucalyptus... »